

BÉAKOAK

n°1

« Yo me voy
a crecer con
los muertos »

León Felipe

« Je m'en vais grandir avec les morts. »

GWENN AUDIC

Jean-Claude Leroy

Chacun vit trop nombreux
que l'ombre ne peut couvrir.
Même le soleil se croit malade



Parce que nous avons lu ce que nous n'avions pas vu
parce que nous avons vu ce que nous aurions cru invisible
parce que nous avons confondu l'invisible et l'impensable
parce que la sidération fait que l'événement a valeur d'avènement
parce que la cruauté vérifie l'impensable
parce que la douceur délibérée reste l'arme absolue
parce que le jour n'épuise pas les nuits
parce qu'inévitablement nous nous réduisons en sortant de l'impensable
parce que nous tenons à la vie sans jamais assez lui apporter
parce que la victoire est de combattre, mais aussi d'atteindre
parce que nous ne pouvons plus que surfer sur le désastre, mais toujours enclins à nourrir une vague toute autre
parce que nous choisissons parfois l'intensité plutôt que la justesse
parce que le ciment ne vaut pas le sable et que l'esprit nomade rattrape la raison
parce que nos fondations seront toujours branlantes
parce que le suicide est un mode d'être
parce que, comme l'a écrit Georges Perros, pour le suicide : « il faut inventer son contraire »
parce que le moindre mal devient vraiment beaucoup trop sévère
parce que l'économie reste l'ennemie pas moins que ne l'est la gente identitaire
parce que les millions de sans-abris, parce que les marchands d'esclaves
parce qu'en France 200 000 personnes travaillent à fabriquer des armes
parce que la production industrielle ne correspond qu'à un énorme gaspillage, énorme embouteillage et tellement
d'efforts inutiles ou même funestes
parce que la mort n'a pas peur de nous
parce que le sommeil est un apprentissage
parce que l'absence prépare à l'abandon
parce que toujours l'empire colonial, l'empire du plus fort
parce que le viol des corps et donc des consciences
parce que le crime de la domination
parce que l'emprise
parce que l'oppression
parce que le battement des cœurs les soirs de peur
parce que les réveils perdus dans le ciel de la fenêtre
parce que les mots dévorés auxquels on ne croit plus
parce que le réchauffement des bouches dans l'ivresse d'un sourire
parce que l'esprit bourgeois, qu'il soit de gauche ou de droite, sera toujours de droite
parce que le geste collectif est la seule ouverture
parce que la fraternité naturelle se fout de la sélection
parce que l'amour seul reconnaît les visages
et l'amitié les accorde.

L'ESSENTIELLE

(Extractions d'une vie)



*« Ich ? Wer bin ich ?
Ich bin ein Zeitblock,
der bröckelt ab und fällt zurück ins Meer. » **

Albert Ehrenstein

Derrière la porte, un pied.
Derrière le visage, l'œil.
Derrière le ventre, la mélancolie.

*

Un herbier

de

morceaux choisis de chair, d'os, de sang, de
trous.

Mélopées et ritournelles, répétitions.

Extractions d'une vie, comme on extrait une
dent.

Trous dans la bouche, trous dans la vie.

GWENN AUDIC

* *« Moi, qui suis-je?
Je suis un bloc de temps
qui s'émiette et retourne à la mer. »*

Le Blanc se tait. Il insiste.

Barricades sur un corps en ruines,
flots de ridicule,
Inutiles charabias dans les creux d'un ventre, hauts dans le cœur.

Le Savoir cru.

Les immondes se répartissent les morceaux de morale déchiquetée.
Dieu a déserté le champ de bataille.
Les babouins reprennent leurs droits, cul à l'air.

La Blanche est fière d'arborer ses trois seins poilus.

Les petits caporaux aux sexes tombants exhibent leurs jarrets, piétinent de leur crétinerie les côtes de la Pachamama, semant leurs bouts de peau à tous bouts de vents. Des lambeaux de corps blets s'écrasent à leurs pieds.
Aimeraient empaler leurs frères humains. Nient la Grande Bouche Noire.

Tous cherchent la décharge où lapider le Dieu-Sorcier à la couronne d'épines.

Je brûle le visage de l'épousé sans âge.

Après ?

Le froid.

Engoncée dans son costume, elle passe et repasse la porte étroite,
les vers de l'habitude.

Pas de rattrapage par les cheveux.
Dans les mains, quelques restes : un costume rapiécé, un cou tordu.

S'endort sur le fil du rasoir.

Grignote son cœur après cuisson et sa chair hachée, parsemée de croûtes,
d'épais caillots agglutinés sur la pointe de sa hanche.
S'accoude aux parois étranglées de sa trachée, se sort par les yeux, fait exploser son
champ de vision monoculaire.

Décomposition,
une fente du vide,
une sans visage.

Tordue, lèvres bleues, aime jouer à la mort.

Ses fonds aqueux dépeuplés,
la peau clouée aux os,
les dernières gouttes de vie durcissent en coin.

Une vie criblée de trous de temps,
un éclat de lumière fiché dans son front sans nom.

Fossilisée par une larme de béton,
qui dansera son fond de néant
pour la vider de ses entrailles fumantes?

Cette chose-là,
plus jamais de ma bouche.

Peur de toi racler la couche
de graisse garde mes nerfs
sous son aile glissante.

Cette chose-là claquée
dans le vide de mon oreille métallique.

Abattue sous roche,
vous tord par le dedans
dans tous les sens contraires.

Rose des vents dans une tête,
peur coupe cœur en deux.

Rassurer *je*, quand un jour si ça peut.



Mise à plat des angles morts.

Tripes sur le comptoir,
têtes coupées dans l'entonnoir,
leurs folies pour nous gaver.

Troquer leur raison contre nos moignons.

Furies, pucelles et sauvageonnes,
entre chair et cybernétique,
déeses mineures,
nous ne réclamerons pas notre dû.

Mes lèvres saignent.
De petits morceaux s'en détachent,
je les remâche, assise dans mon sang.

Dans la cabane de mes souvenirs,
suis devenue os sur un mur.

Les poules du temps ont grignoté les miettes du retour,
provoqué la mort des fonds utérins.

L'espace cherchait à me séduire.
La mascarade a échoué :
les araignées de ma folie ont percé la poche maternelle.

Un mensonge sculpté dans le front,
morte dans sa boîte de naissance,
recollée avec de la farine de poussière,
abandonnée des nombreux seins de la Terre,

la mort

saute.

Les vieilles demandent justice :
« Secouez l'infâme qui cherche à désertier ! »

Une main gantée de fer,
le bistouri du temps tremble.

Oubliée la langue commune.

Un squelette ricanant,
des lambeaux de chair crevée à ses extrémités.

Vie brûle dans sa boîte de poussière,
mort se balade.

Les vieilles demandent le carnage !

Un mensonge sculpté dans le front
leur épargne la pendaison.

Donnez-leur la guerre et les tourments !



Le temps à vif attend.

Des cercles de terre brûlée délimitent ses croûtes.

Yeux suspendus,
corps sans langue,
organes-parasites.

Des nœuds font la saignée du silence,
des coupures invisibles ignorent l'avant,
la femme se retire dans sa peau.

Une page de la vulgate dans une bouche.

La suçote, la prostituée sur sa langue, lui montre la chair,
avale l'entre-deux qui déborde, ouvre les trous, se vautre.

Se connaît depuis l'os : renifle sa moëlle, la déguste à la petite cuillère,
met son sexe en commun.

La Vie rampe, pénètre à l'envers, crible les parois vaginales de coups de pieds.

La chair-mère tranche.

Têtes écrasées et langues de pierre exposées en sous-sol,

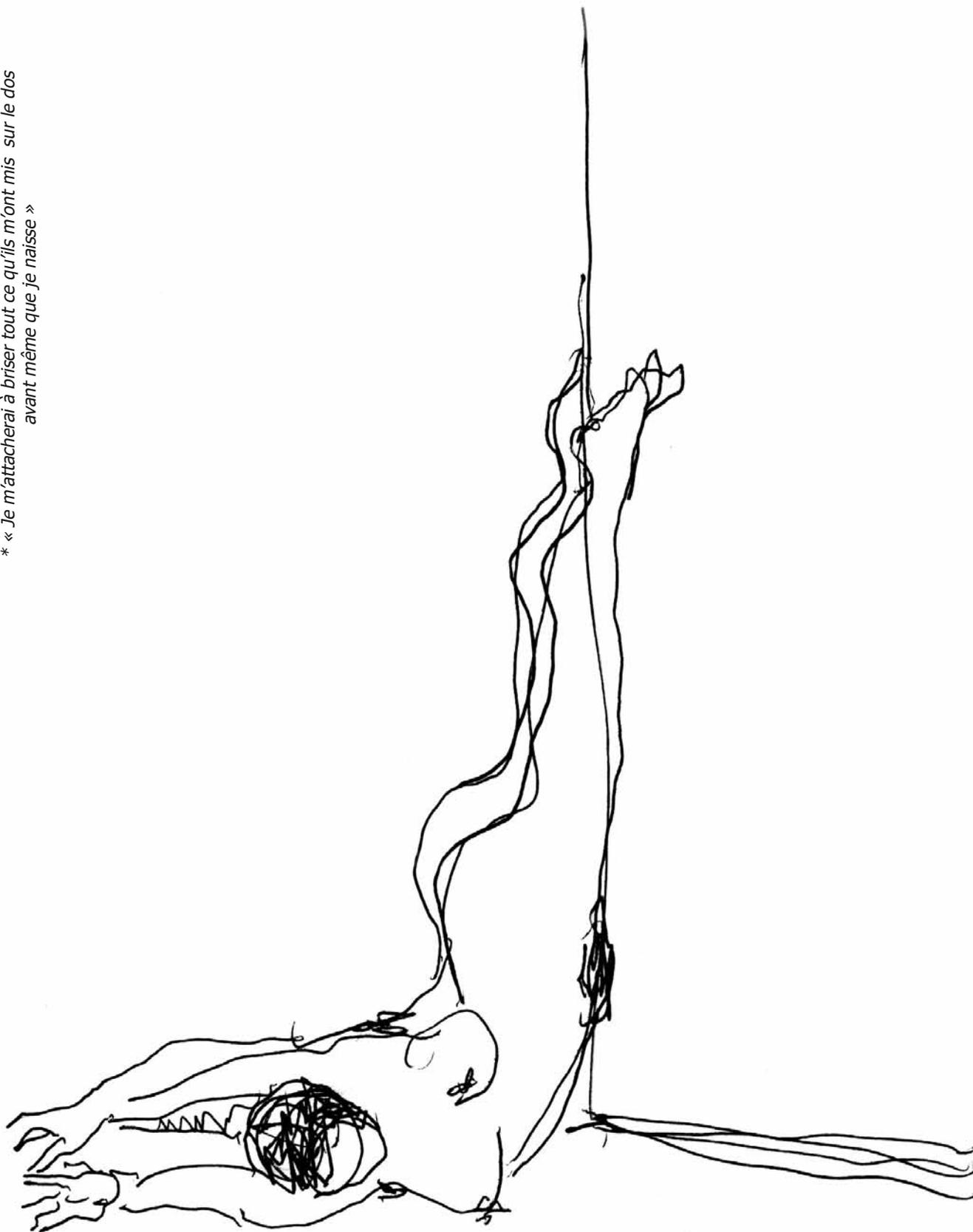
traces de chair et de sang entre les dents,

le temps à vif attend.

**« Iré rompiendo todo lo que encima me echaron
desde antes de nacer. » ***

Pedro Salinas

* « Je m'attacherai à briser tout ce qu'ils m'ont mis sur le dos
avant même que je naisse »



Coulée visqueuse colle aux veines, gouttes épaisses.
Caillots noirs de peur.

Temps détraqué dans votre mort.
Pas d'exploration conjointe des flux.

Sang rare sourd dans ma masse tuée,
cherche le Verbe.

Coups de trachée, ventre étalé, terres vaginales arides.
Sein gauche colle à hanche droite.

Corps se parchemine,
se contient par manque,
empêche le debout.

Tu barres !
Récupère les brouillons.

Rouge ne coule plus,

Mortel tort de l'objet,
se répète au lieu de s'effondrer !

s'effondre.

Étreindre les plaintes,
s'ériger contre les miettes,
une tranche d'intimité en travers de la gorge.

Soudain, ton toi

et

...

le mur !

Sentir le poids qui perce.

Entrer, peser
sur le coffre de chair,
boîte cassée en forme de truie.

Faire sortir, deux doigts devant.

Souvent saigne en couches.
Des morceaux trop durs font mal aux peurs
quand s'agite le fond.

Ça appuie sur la vie.

Tourniquet de mal de cœur recraché par bouts.
Sur la table du dîner,
s'étale la gâche d'une vie mal cuite.

*Trou pousse : racines et langues.
Voudrait toucher terre, la faire rentrer dans son dedans.*

Trou mange à l'envers.

Renfoncer ça dans les entrailles de la Mère.

*Béance où doigt et langue
poussent depuis le bas vers le haut.*

*La peinture s'excrète par trous,
l'anus vibre comme brin d'herbe dans la tourmente.
Le manger y suinte en petit grains tachetés, dégouline.
La couleur se vomit.*

*Trou me pousse à serrer les rangs.
Se salit vite, le vide souvent.
L'index s'y aventure régulièrement.*

*Ça peint des bouts de trou un peu partout,
mis bout à bout,
mis trou à trou.*



être triste
avant
pleurer
J'ingère son
heure

Derrière la porte
ses chicots plantés dans l'arbre de ton sommeil...
L'homme !

Gît à tes pieds,
mort de son rire jaune, ne saigne pas.
Dans sa chute, la cloison de ton intime
éclatée en mille morceaux
plantés dans ses côtes.

Tes yeux saignent.

Écrasée sous le mur de sa Terreur,

é p a r p i l l é e.

Au-dedans,

son ombre.

Ne rien conserver,
tout laisser au brouillon.

Sans savoir ce qui s'agite
dans l'entre-nous,
nous raturer,
nous gribouiller,
nous déchirer,
nous jeter.

Retourner nos langues pour
les griller des deux côtés.

Une colère vive aux yeux piquants.

La tête baissée des yeux regarde la vie coupée.
Un visage illuminé trop tard
brûle le corps.

Copie n'est pas vie.

Vides restent fonds percés,
bouchon n'efface pas trou.

Des mots trancheraient les artères du vide,
feraient refluer le sang
dans les petits *vaisseaux* qui ne comptent pas.

É-pousailles de territoires,
accouplements de lignes sur fond de soi.

Pas d'espace béant, des fils-abîmes tissent mon ciel.

Me glisse le long d'une chaise,

rapetisse jusqu'à l'ivresse.

Sculpte mes gestes la longue danse du lent.

JouXtances, joinTures, bouTures :

chairs s'accolent en coulure de joie.

Éviter les s
ou e
br
sautes du corps.

Je épouse l'espace.

Pas de blanc pur,

un blanc cassé vers l'effacement.

Le silence ne passe plus le pont de la langue.



les crânes humains, des
quand le corps ne bouge plus mendiants

18/04

Infernal glissement

h-u-m-i-d-o-m-b-r-e-r-a-m-p-a-n-t-e

innommable objet de

eXtraction

TriStesse

tempoRels

obSédante annUlation

Silencieuse caSSe

L'acculée accroupie

Rétention

Conten tion

E v e n t r a t i o n

Incantation

For ni ca tion

des lobes

Rétention des viscères, reserrage des muscles anaux.

Ça remonte vers la bouche, retourne à l'origine par l'envers.
Ça violé descend dans les bas-fonds.

Sphères acides et piquantes attaquent le foie,
poules carnivores picorent la chair saignante,
petits trous, suppure la bile jaunâtre, petites plaques de pus.

Contraction anale.

Ne pas refermer le trou, ne jamais achever le mouvement défécatoire :

Rendre !!!

Échec du trou ?

CONDAMNATIONS IN VIVO :

Ablation : globes oculaires, parties génitales et langue
Implosion des intestins, amputation des jambes, lobotomie
Écartèlement des relations et des cordes vocales

55 ans
83 ans
plus de 37 ans

L'accusée se déclare coupable.
Son crâne la déborde vers le haut, la tiraille sur les côtés.
Équilibre intérieur dangereusement penché.
Œil se tourne vers l'envers :

BILAN :

175 ans et plus de violences condensées en 43 années de corps
Densité plus de 4 fois trop élevée pour la contenant
Trépanation opérée trop tôt
Peau décollée, crâne déchiqueté, cicatrice non-cautérisée
Outil désespérément rouillé

STOP
STOP
STOP
STOP
STOP

N.B : Dissolution finale des membres et implosion des cloisons internes par dynamitage à considérer.

Cou**R**bons l'**E**space, **T**or**d**ons les **r**eins de l'englobant
mathémat**ic**o-capitaliste

QUI
EN-CHÂSSE
NOS CORPS
DANS DES LIEUX *IMAGINAIRES*.

É-c-a-r-q-ui-ll-ons nos hanches,
d*istorsio* NN on s nos OS, plions nos nerfs.

Répondons nos muscles,
bandons notre sang, semons nos cellules à même le sol.

Dispersions
les r es tes
d' il lu s i ons.

Étalons-nous sur les tables, envahissons les espaces vierges...

Arrrrrimons nos dos au plancher, é*crrrrraaaa*sons nos pieds à terre.

*Vidons nous de nos attentes verticales,
asseyons-nous à côté de nos certitudes,
portons-les vers le travers, la diagonale,
expressions tranchantes et décapantes d'une géométrie
sauvage.*

Un espace auquel nous ne parvenons jamais à nous accoupler !

Cherchons poses et postures.

Hissons-nous dans les

coins,
épaules collées aux *poutres* des conventions,
aux traverses de soutènement,
agrippons nos portes intérieures,
valsons avec l' in-**con**-gru.

Sautons,

rampons, traînons-nous,
refusons l'infâme

V
E
R
T
I
C
A
L
I
T
É

sans bras !

L'habitude co**LL**e Les corps !

Consternation des désirs,

assis,
debout,
couché.

Majorités **EX**-emplaires.

Je ne connaît pas d'espace :

Veut se projeter sur la chaussée,

contre les murs,

vérifier par le **choc** !

L'**œil** fixe empêche le corps de l'étrange.

Surtout ne pas lécher
le bitume de la jungle urbaine,
ne pas vocaliser.

Me languis

*me courbe dans le
sens inverse de mes aiguilles*

transmets mes chaînes.

première naissance
échouée -

il était
bien dedans



l'été est

MORT - nu & soir

Nœlle
25/12

**« Yo me voy a crecer con los muertos.
Volveré mañana en el corcel del Viento. » ***

León Felipe

* « Je m'en vais grandir avec les morts.
Je reviendrai demain sur le cheval du vent. »

L'avidité prend toute la forme, vient racler les os rachitiques de ma préhistoire.

Tous les jours boulets et bombes irrecevables.

Extraire la sauvage avant que ses racines ne la plongent dans l'obscurité de son reflux ventral.

La détacher d'un soi éculé, œuvrer au-delà.

Quand le corps saigne et dérape, s'étale sur toute la surface utile,
quand les tessons de son enfer disparaissent sous les avortements anaux.

Les fesses coulent du sang caillé d'une langue engluée sous le limon des distances.

Le sens ne se donne pas.

*Je se cogne à ma peau,
colle,
accroche,
des lambeaux entre les doigts.*

*Moi pensait muer,
se trompait sur l'espace,
s'y aveuglait.*

Seul le coup porté contre moi retient la peau et les os.

Le vide dilate la chair.

Céder le corps respirant entre deux plaques de peau.

Par Elle, l'inanition.

Souffler dans des têtes imaginaires,

planter des œufs en terre étrangère.

Laisser tomber l'amour lépreux,

oser la laideur.

Remettre leurs lourds paquets à leurs destinataires,

poste restante.

Leur signifier par gestes de se vider
de leurs poumons
et de leurs sexes.

Un im-monde peuple mon esprit-bouche.

Ne pas recouvrir les mots criés,

les phrases sans respiration ni point final.

Une vie de chair chauve.

Purulons la laideur !

Prêtons-lui corps comme ponts de pierre,
fenêtres-bouches
et portes-poumons.

Absence en creux, présage d'un trou dans l'entre-vies
désincarne les tissus,
invite l'étrangeté au dessus.
Un silence s'étale sur les murs,
faille du froid dans la chaleur de l'été.

Se réveille dans le noir, un soleil en fond de mur. Ne se lève pas.
Se fixe à l'oreiller, se projette contre son crâne.

Tu n'est pas.

N'a pas senti ce regard qui la frémit lorsque lui nu
derrière son écran de jade.
L'œil coupant renvoie la langue dans son enroulement.
Je se coupe seule, se taillade, n'a plus de nom, plus de nous.

Liberté a l'œil crevé, s'étrangle face au tranchant du trou.

Connaître ton monde ne fait pas le sien.

Silences distillés en molécules liquides.

Les corps besognent de mots.
Confondent verbe et sujet.
Les font rougir, s'estompent dans la gorge.

Ne pas dire tu dans cet espace.

Interrompre les phrases infinies, parler en morceaux de vie.

Le sexe collé à lui par erreur, errance. Morceau naufragé,
proche du bois, hybride végétal et animal, entre arbre et
vermisseau, devenu serviteur de la chair.

N'a rien de commun avec l'homme nourri du même sang.
Donne plaisir avec ventre et jambes.

Apparitions aléatoires. Fulgurances entre deux draps de lit.
Rampante image à chaque passage.

Pas de contrefaçon pour boucher les trous désirant.
De la bonne chair fripée à placer dans l'obscurité des
échancrures,
sans regarder la taille de l'embouchure,
sans calculer l'impact du grain.

Un appendice, une échappée,
le sexe comme l'œil ou le nez ?



Le Noir.

Se réveille libre.

Crie le Notre Mère entre ses côtes.

Nomade, s'agite à n'en plus trouver l'amour.

Ses idées cannibales s'auto-dévorent.

Alentours, l'inanition.

La pensée ronge.

L'ennui persiste.

Infini défrichement horizontal des visages.

Écarté lément

ça

entre

moi

et

Tirs dans la tête suppurante de réveil, angoisse de faim. Personne.

Nœud dans le visage.

Langue défilée.

Ne peut s'avalier.

Va rejouer.

Ne veut pas la faim.

Ne veut que le début, en son milieu.

Ramener l'objet à son commencement.

Gorge ouverte,
objets-blocs-bloquants-de-bouche.

Gorge, goulot, tunnel, gouffre, trou noir

bouché de corps digérés.

Liquide amnésiotique du trou, femme allaitétante.

Rattraper le passé avec la Langue,
empêcher l'avenir avec les Dents.

Ressac d'intestins sous la peau molle, taupe sous cage.
Cessera dans un accès de violence.

Ouvre la bouche, avale un objet,
déchiquette un bout de fenêtre,
engloutis un clou rouillé, une bouffée
de plâtre.

Crains d'obturer le trou de ma gorge,
de me perforer le palais, de perdre
fanons et dents de sable en rognant les
os métalliques des choses.

Mange ce que peux détruire. Compose
la musique de mes tissus et la répète
en boucle. Sympose.

C'est par démembrement d'idées et
fausses notes que l'abdomen de la
Vieille se mêle au tronc d'arbre.
L'englouti dans mon trou digérant me
gonfle d'une vie que la mort démonte.

M'inexister, insuffler la décomposition
moléculaire à mes cellules, souffler
dans les bronches molaires de la
matière, me démanteler de l'intérieur,
en ruisselant alentours.

Matière sombre tourbillonnante,
coulant vers la porte du bas. Je la
contiens d'une contraction de désir.
Empêcher l'avalanche de sortie, au
risque de gonflements et de fils tendus
à déchirer la chair.

Nuages grisâtres, curieuse flottance,
brouillard assourdissant avant le
peloton d'exécution quotidien !

Commence une graduelle désorganisation.

Prise de mots sur le temps.

Éviter le glissement de terrain intérieur.

L'être appuie sur les côtes, broie de l'os dans le chas des souvenirs,
appuie jusqu'à ce qu'angoisse gicle du furoncle,
l'englué dans son blanc.

Ça suinte sale.

Je empêche le sens déformé de l'espace de l'aplatir.

Le temps agonise suspendu à sa fenêtre. Il n'ose pas sauter.

Le déjeuner mal cimenté, lui lacère la tête à coups de pieds.
Ça aimerait tout rendre.

Elle s'ouvre et explose, tache le mur, mes mains, les chaises, jaillit sur la vitre. Son sang se
glisse partout. S'impose.

La cuisine retentit de rouge.

Je écrase le rouge en petits cercles concentriques. Brandis un couteau, poursuis la découpe
des lèvres en 4, en 8. Dépèce, ramasse les semences d'un bain rouge. Ôte les éléments de
pourriture, marrons imposés par le temps, ils rognent et foncent la peau, ramollissent les
chairs. Le marron est un rouge lâche et mou. Les graines craquent comme des os-échardes
dans la matière-langue. Tu ne croqueras pas tes frères humains ni ne boiras leur sécrétions
acides. Satisfaite d'une laborieuse extraction, union détruite, corpuscules multipliés, voie
ouverte à la couleur, à la mathématique.

L'ouverture a décollé des territoires, des morceaux d'être. Là où l'Un, du plusieurs, là où le
Rien, des petits bouts de blanc.

Je goûte le résultat liquéfié de la mise à bas.



suspendue
à la vie
comme une
salaison

Laisser les balais, nettoyer les assiettes de rancœur sur la montagne même si la pente est trop abrupte et la boue trop drue. Les toits triangulaires me restent en travers de la gorge, des gâteaux naufragés s'écrasent contre mes murs. Tout est faux. Ça commence quand vous entrez sur scène, le corps de ballet à peine visible dans l'obscurité, un amalgame d'interprètes esquissés au pastel jaune sur une page noire. Aucune liberté de mouvement. Des thématiques hypocrites. Laissez le temps à ça. Non, je ne viendrai pas. C'est éteint, ne se rallumera pas. Partez, vous êtes du même amas. Vous me tutoyez, oblitérez mon nom. Tu paieras cher, je rentrerai seule dans ma geôle, dans ma fourmilière gazée. La fermeture éclair de tous ces hommes que vous admirez, reste baissée même dans leurs rêves. Mettez-les dans la gibecière et ils vous fonderont bientôt sur la langue, tant de graisse et d'habitude les rendent glissants. Non, je ne viendrai pas, je ne mettrai pas les chaussettes de la gentillesse. Je ne regrette pas cette période que je n'ai pas vécue. En femme, j'y aurais étouffé. C'est toi qui ne viendras pas, tu n'as rien à dire. Ma colère est noire. Je ne suis pas libérée, les oignons me font pleurer. Il y a deux jours encore, j'en étais acidifiée. Aujourd'hui, ils sont épuisés, je ne pleurerai plus. Les chiens perdent leurs poils et les parents leurs enfants, leur enfance. Les mangues de la grosseur d'un poing me manquent et la chaleur étouffante d'une après-midi madrilène. Les bananes prennent l'avion pour arriver ici. Elles ne retournent jamais chez elles. Je ne suis jamais rentrée chez moi. Mes racines pendent du haut du ciel, du mycélium qui pend et fait tache sur le papier ménage. On se torchera le cul avec. Je comprends ton besoin de vulgarité dans l'étincelle de ma violence. Cela s'éteindra et redeviendra opaque. Je ne sais pas quand. J'aimerais ne pas arriver à la hauteur de la table pour ne plus vous regarder ni dans les yeux ni en entier. Que vos idées et vos désirs sont laids !

Cassée ! Une casserole qui vole et se rétame, des haleines chaudes et puantes, une place de garage condamnée, les pleurs froids des années oubliées parmi les peuples des steppes.

La concierge ne répond pas aux aveux de son chien. Le poil noir et dur, il passe par la fenêtre, petit roquet malfaisant. Il part en fusée dans le jardin, derrière l'hélicoïde azurée.

Le rien m'engloutit, comme j'engloutis ses croûtes et ses petits tableaux secs pour un goûter romantique sous le préau, près des lavoirs désaffectés des mères émancipées. Des pierres philosophales égarées dans les champs. Leurs crêpes à la main, les gosses attendent les exorcismes qui arrêteront la pluie.

A côté, un épuisement pendu et un ventre écartelé.

Au fond, des têtes coupées dans un champ de blé rougi par un soleil haineux.

Assez de ce gros ventre, de ce gros nez, des vulgaires qui parlent en rond sans se retourner dans la poêle à frire, sans laisser ni respirer ni uriner. Je regarde mes ovaires perdus sur le papier, désespérée de devoir sans cesse bouger. Je n'aimerais pas être toi non plus. Ça grouille dans le bas, ça attend entouré de manque et de couleurs défraîchies. J'aimerais t'offrir mon épaule crue, sans ail, avec de la rosée du jardin et des fraises des bois. Les amants dévorent les feuilles séchées, les mots arrachés retentissent comme des fouets, les liens sourient encore, les dents collées. Ça sent le plâtre du souvenir. Tous susurrent l'amour, il leur pend aux lèvres comme une sangsue ou une chauve-souris, la tête en bas. Les ritournelles en godillots font des rondes autour des choses, diluent les corps mous et les idées folles, dans un gruaux pestilentiel. Je voudrais tout assassiner de mes cris. Pour me sauver du trou, j'engouffre des tonneaux. Le marc de café est gardien du silence et du statu quo social.

Contenir le flot de la poche de tes eaux,
endiguer les masses de chair précipitées,
taureaux libérés,
flots de sang qui dévalent l'artère principale.

Femme,
après accouchement de fils de sang noir et rouge,
ton utérus se rétracte en hurlant.

Sans Dieu, seul, le pain sur l'autel.

Sans Dieu, pas de festin cannibale.

Sans Dieu, pain vierge, sans chair.

Chaque jour, *je* se précipite un peu plus
vers les eaux d'en-bas,
le corps d'un amant agonisant
entre les dents.

Chaque nuit, un duvet plus dru sur ses jambes.
Sa chevelure brillante de chair.
Son regard minéral, sa bouche abyssale.

Le lierre sur son sein,
sang au ralenti,
chair de pierre.

Chaque jour, chaque mort.

Tuée.

Je vous ai
avalés,
gobés.

Fondus dans mes entrailles,
collés-à-mes-organes.

Poches de poison infiltrées,
vous explosez en silence dans mes terminaisons nerveuses.

Tuée.

Le décor avance sans moi,
coulant à contre-courant
dans mon désert.

Vaporeux étouffement.

Je suis graisse et sang.

Mort plante ses banderilles dans mon torse,
irrigue jusqu'à la gueule le mur
de ma civilité et de ma misère
grattée à la pointe de vos ciseaux.

Nerfs sectionnés,
atlas atteint.

Trahison de l'arène.

Le sable s'achève dans ma clepsydre,
je m'écroule devant ma propre boucherie,
acclamée par une foule en délire.

Je
meurt toujours
en rouge.

Fin

GWENN AUDIC



Le sang de l'éventrée fait rage dans sa contrée
Enfin on peut parler d'elle au passé
Elle, non!

quand l'humeur éclabousse l'éclésià, que textoter est inutile
 quand la marche arrière prend les devants, que plus rien à
 dépasser
 quand l'océan s'ébat dans un mouchoir, que les morveux
 engraisent
 quand le bruit dévore la rêverie, que tu voudrais t'appliquer
 sur des roulettes
 quand la canicule a des cris de molosse, que tu caresses le
 dos de l'incendie
 quand l'onction prend des airs particuliers, que tu noies tes
 pieds dans la Vistule
 quand le *quand* n'est plus au temps, ni le *quoi* ou *qu'est-ce*
 quand le trou ne perce plus le plein, mais le vide
 quand l'atroce félicité te prend les mains pour les ganter
 quand tes lèvres circonflexes interrompent l'orage dans
 l'orchestre
 quand des guitares prennent d'assaut le hangar aux engrais
 quand tu te lèves dans le blé rescapé du futur
 quand le cauchemar se déguise en paradis
 quand le mot « liberté » fleurit comme un avertisseur
 quand la ciguë n'est plus à boire
 quand l'opinion te *désespoir*
 quand la tristesse punie tresse
 l'infinie détresse d'une vie
 sans fin.

**peux-tu être ?
sans infini peux-tu partir ?**

**tu répètes en souriant :
« la vie me doit tout ! »**

**en secret tu t'écorches
tu te corromps
tu te *décaches***

**plus tu apparais nu
plus tu disparaïs**

**entre déjà et enfin
décidément
nu et cru
et dénué
et crucifié.**

furie ou femme-fontaine, elle prend son âge pour un garde-fou
 grandement démocrate les bâtisseurs qui vont sans mains, leur mettre des gants
 l'absolu signant le relatif te voici acrobate à cheval sur un fil à retordre
 de la fenêtre la chaîne des voisins clostrophobes récupère mon paysage
 j'outrepasse le rempart avant de sombrer dans l'à-peu-près du sommeil d'ours
 fessier de princesse a dit le chasseur d'événements allongé dans son tiroir
 éternuements symptomatiques de quelque chose, mais quoi ? a demandé le psychanalyste
 jamais tué par le ridicule tu peux continuer ta route, n'importe laquelle, vers n'importe quel trou
 béante ma bêtise se complâit dans le surgissement qui me prouve que rien de rien
 couchée sur moi la peau d'une hyène dévore mes parasites, c'est encore un bon job
 j'étouffe dans l'ascenseur, combien d'étages me reste-t-il ?
 la grisaille anglaise réclame les feus de la rampe
 ton briquet n'a plus de gaz
 partir par terre
 silex fou.

*La vie et la mort diffèrent en cela
que la vie est effaçable
tandis que la mort ne l'est pas*

*les morts s'accrochent à la vie
car il leur importe de durer
les vivants se consomment
dans l'insouciance du lendemain*

*mort et vivant à la fois
je traîne ma peur dans le courage de l'instant*

*l'horizon ne réside plus ailleurs
plus un regard qui ne soit vague
l'imprécision me sauve de la justice
l'oubli me garantit du néant
plus un mot prononcé
pas une trace
pas un pas.*

catégorie, massacre, esprit des lois, mansuétude, circonspection
 je prends au temps la poignée d'orties qui pousse mon père à revenir
 dans l'étable
 herbe mouillée où un corps s'est allongé sans calcul
 que naissent les chagrins fertiles qui portent les cités délivrées
 ce jour-là un autobus s'arrêtait à des stations nouvelles, tous les
 quartiers semblaient des ailleurs
 je m'accroche à la fenêtre du tribunal comme pour une évasion, mais
 je reviens payer mon octroi
 certitude qui revient alors qu'elle est toujours mal reçue, pourquoi
 s'acharne-t-elle, c'est la mort
 tous les mots se battent pour échapper à leur sort, ils attaquent nos
 bouches jusqu'à se sentir prononcés
 qui viendra délivrer qui, ou attacher la corde au portail de la grange ?
 une réponse rien qu'une seule, que tu voudrais implorer mais
 l'impossible a pour seule règle d'arriver à terme
 garçon de cinq ans cherche quelques années de rides pour se présenter
 aux élections de Miss Univers
 instantanés faussement déclenchés, ils croquent comme le chien
 croque au lieu de mordre
 le discours fétide des habitués habitués
 je manque d'air avec la bouche, et toi aussi
 je n'accuse pas le destin, te voici.

**partout dans ses mots
la corde qui le retient
dessine l'instant dernier**

**le poète ne cache rien du mystère
qu'il ne dit pas
si bien qu'on en oublie
la portée**

**« Julien, ne reviens pas
attends-moi plutôt
à la gare de cet enfer
où brûlaient déjà
tes insomnies. »**

c'est un rêve entre les pages, étroit comme un goulot
j'avale le ruisseau des habitudes grippées de cadenas
arbres déshabillés à la dentition macabre
morsure d'un hareng que le front déglutit
ventre marécage où les bras perdent le sens du devoir
c'est un maître en son genre que ce clown qui grince dehors
mais tu restes à l'intérieur sans jamais trouver la porte
l'ennui tisse des cancers le long de ta colonne d'air
la chimie de l'amour produit des sourires et d'éternels repos
celui qui tient le stylo, le clavier, le micro, il se croit le roi
combien de rois découpés dans cet empire où pullule la charogne
les réfugiés ont la main qui tremble et le regard d'un chien
dans le journal l'extrême onction avant le dernier souffle
la vérité d'un jour enfin autorisée à mentir sans rougir
un exploit de plus au chapitre des efforts récompensés
il faut dire combien est dur le chantier des relations
combien ce baiser arraché a du mal à s'envoler tout seul.

Jean-Claude

Leroy

atroce mélancolie je perds ma joie
en Amérique je riais de rétrécir
les hauts murs sont partout et pas un seul abri
je croyais voyager ignorant ce labyrinthe
pourtant perdue, mon angoisse n'a plus qu'à fleurir
des kilomètres parcourus sans avancer d'un pas
c'est rien que cela : une existence
derrière ces murs j'aimerais deviner des camarades
la vie serait moins terne de l'autre côté
par absence d'horizon je ne me tiens plus debout
j'ai oublié toute profondeur les murs sont plats
la terre est sèche, je perce mes tympan
toute musique oubliée
je rêve d'étouffer enfin
ma joie n'est plus qu'un incendie
je frappe le feu
jusqu'à être avalé (par lui)
je frappe.

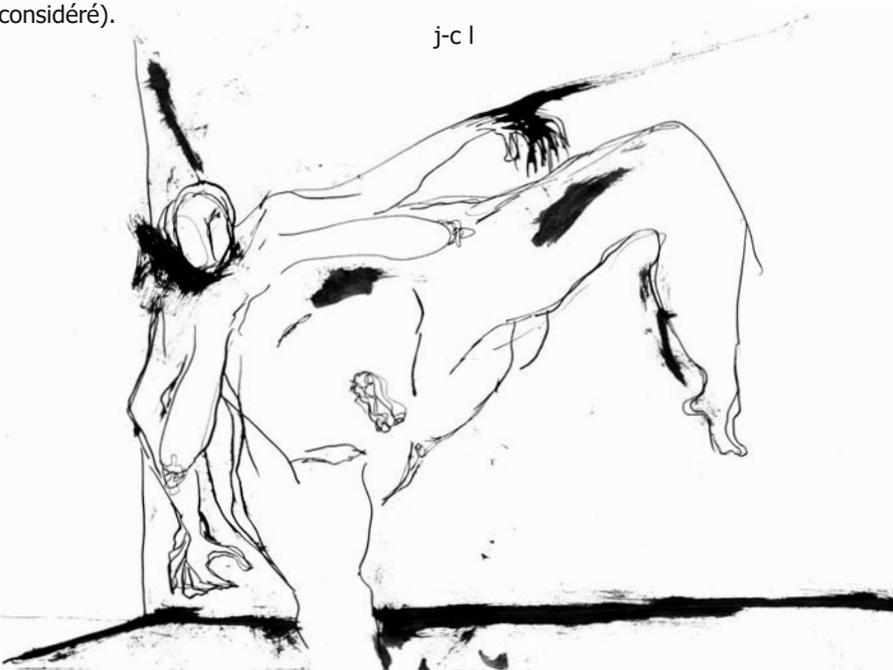
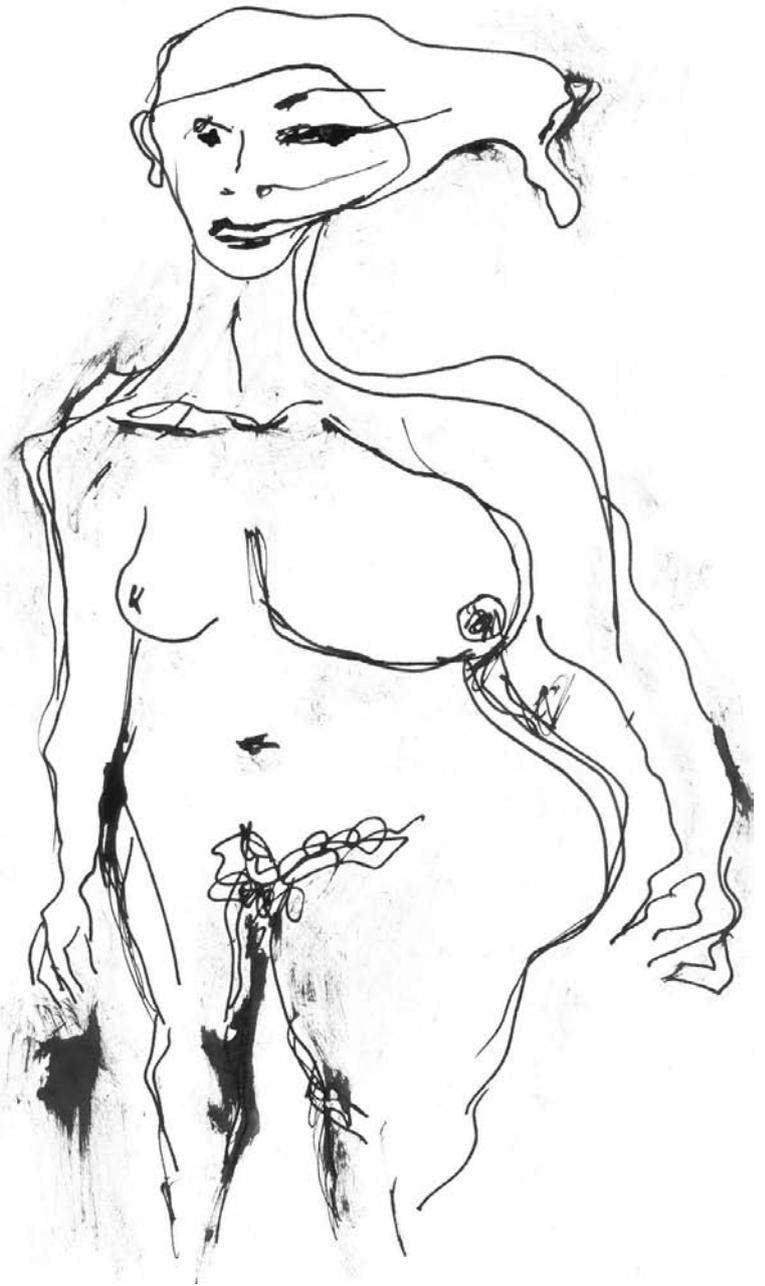


sinueux ce fleuve que je rame
d'aventure et d'expressives remontées
– où va d'ici cet arbre évadé que cherche le vent ?
nuit passée à refaire les mailles du pasteur
où traversait le fuyard une main se dessine
aucune chance de saisir le mot qui te parle
trace de désir égaré dans l'immensité du secret
je cache les pronoms dans la virgule des compassions
il chagrine des vracs de vermicelle dans l'opuscule
crevaison du malin épinglé, son étendard perd du lest
journaliste ou charnière, ton micro distribue des confettis
il faudra bien tirer la chevillette, partir dans l'échancrure
où découle l'opinion se grève un subjonctif
un ventre s'évertue tandis que la mangeoire se remplit
c'est une corruption de tous les soirs où tu declines
le rideau brûle devant l'abîme du désespoir
des lambeaux de soi matricule l'infini, ce minuscule
– oh vanité des instants, que devient la marque des césures ?

CHRONOS À RONGER

Une année, c'est un rétroviseur après qu'elle a passé, plus le rétro prend la place du pare-brise, plus on est vieux. Il y a eu en 2022 l'exposition de Gwenn, *Passion d'Ève*, à l'Orangerie du Thabor (Rennes), c'était peu avant l'invasion de l'Ukraine par l'armée russe, même plus soviétique. En avril, le coup sur la tête, la mort du très cher Yves Teicher, musicien exceptionnel auquel nous consacrerons un prochain numéro. La réélection téléphonée de Macron est venue peu après, quelques semaines avant l'installation sans surprise des Lepénistes au Palais Bourbon. L'ouverture d'une librairie ensoleillée, *Vita Nova*, à Laval. En juin, la disparition de Jean-Louis Trintignant, le déménagement d'un ami parti vivre à Embrun. Puis un été fumant un peu partout, des incendies géants et toujours l'immanquable déni de réalité à l'œuvre derrière les discours évidemment mensongers (ils sont faits pour ça). Les excellentes émissions de Pacôme Thiellement sur Blast. La lecture et la relecture en juillet de Gary Snyder, guetteur d'incendie de la côte ouest, aux yeux rieurs de vieux bouddhiste Beat. Une soirée collage avec Poncerq par un soir très doux. Le régal d'un livre de Patrick Laupin, *La mort provisoire*. La découverte de Sébastien Hoët. La lecture de Bounine : *Un monsieur de San Francisco*. La visite de l'exposition de David Verger au Musée Tatin de Cossé-le-Vivien (53). La mort volontaire, le 13 septembre, de l'inconfortable Jean-Luc Godard. Les descentes à la cloche avec Pontcerq, toujours, à l'université Rennes 2, en vue d'ouvrir, au nom de la philosophie, un débat sur l'hégémonie des sciences cognitives dans l'éducation (cf. *De la faiblesse de l'esprit critique envisagé comme « compétence »*). Le 29 octobre, la belle manifestation contre l'installation et le développement de « méga-bassines » dans les Deux-Sèvres (et ailleurs), par des agriculteurs irresponsables. En novembre, la sortie tant attendue du coffret *Annkrist enchantée*, regroupant les cinq 33T enregistrés jadis. L'exposition d'Ilan Voght à la Maison du livre de Bécherel. La lecture de *Traverser l'invisible*, un très bel essai signé Marion Grébert, à partir des travaux et itinéraires des deux photographes américaines : Francesca Woodman et Vivian Maier. Le recueil de Lou Raoul, celui de Jérôme Gontier, avec cette soirée lecture pour les réunir, aux Ombres électriques (lieux d'anti-perdition rennais). La réédition de *L'Azur*, une des revues créées en son temps (1994) par Michel Butel. En décembre, à la galerie Loin de l'œil (Gaillac), une grande exposition de l'artiste et amie Éliette Dambès... De quoi continuer sublimement à ne pas espérer (de rien), entre joie de (re)naître et partage (inconsidéré).

j-c l



Béakoak,
revue buissonnière
animée par Gwenn
Audic & Jean-Claude
Leroy qui essuient les
plâtres avec ce n°1 rédigé
par eux deux, et dessiné
par Gwenn Audic. Un
ensemble qui a bien voulu
naître en décembre 2022
à Rennes (35), France.

Béakoak,
c/o J-C Leroy
6, square
Christian Dutertre
appt 111
35200
Rennes.